



Samedi 14 mai de 19h à 21h

# Le jardin du poète

Soirée lecture et performance

Pour fêter les 25 ans  
de la Maison de Rhénanie-Palatinat  
et les 10 ans de *Témpoésie* !



Dans le cadre de *gärtenTraume*  
et le Printemps de l'Europe  
Avec le soutien de l'Ambassade d'Allemagne,  
l'association la Voix des Mots,  
la Ville de Dijon, et l'ENSA de Dijon

À la Maison de Rhénanie-Palatinat  
29 rue Buffon à Dijon  
En partenariat avec *Témpoésie* et l'ENSA Dijon

# SOMMAIRE

<b>Poète</b>	<b>Page</b>
David Dumortier	1
Samuel Dudouit	1
Tom Nisse	2
Ann Cotten	3
Christian Degoutte	4
Anna Jouy	4-7
Alberto Nessi	8
Krisztina Tóth	9-11
Torild Wardenær	12
Anne-Marie Soulier	13
Claude Bohi	14
Frank Smith	15
Leta Semadeni	16-17
Sophie Loizeau	18
Tahar Bekri	18
Chantal Dupuy-Dunier	19-20
Marcus Bundi	21
Jean-Claude Touzeil	22-23
Patrick Le Divenah	24-25
Chantal Danjou	26
Bernard Pozier	27
Lucio Mariani	28
Louis Dubost	29
Jean-Baptiste Para	30-31
Michel Lagrange	32-33

Claude Held	34
Fabienne Roitel	35
Patricia Castex Menier	35-36
John Taylor	37
James Sacré	39-40
Abdallah Zrika	41
Yves-Jacques Bouin	41
Françoise Coulmin	42
Imreh Andras	42-43
Hamid Tibouchi	43-46
Ian Monk	46
Guillaume Métayer	47
Constantin Acozmei	48
Luce Guilbaud	49
Jean-Pierre Verheggen	50
Margret Kreidl	51
Denise Mützenberg	51-52
Françoise Ascal	52
Geneviève Peigné	53
Pierre Bastide	54-55
Mathilde Vischer	55
Christine Billard	56
François Migeot	57-58
Ulrich Koch	59-60
Tanja Dückers	61-62
Hendrik Rost	63-64
Jan Wagner	64-67
Jean-Louis Giovannoni	68

Une jeune fille cueillait des pêches  
dans le jardin de sa grand-mère  
mais elle avait un rendez-vous  
avec la vie,  
la jeune fille,  
et elle était en retard...  
Alors elle se dépêcha  
en jetant les pêches  
qu'elle avait cueillies.

(Inédit)

© David Dumortier

### ***Une partition de cendres***

J'ai fermé derrière moi la porte du jardin  
Le vin était tiré  
Les années avec lui  
De cette fête dans le temps il ne resterait rien  
Qu'un peu de ce tanin qui dépose dans les pages  
Et laisse le sang des signes faire écho  
Au silence

© Samuel Dudouit

## Aux sources du Maelbeek

Prunus fleur admise  
héron signal de midi  
stagnation d'algues  
dans le vieux bassin  
nourrissons stupides  
dans les marguerites  
qu'éduque le soleil  
(il y a peu sur la ville  
dite austère le ciel :  
peinture au vinaigre)  
dès que tu peux tu  
installes ici ton écart  
hors du temps surgelé  
*une tentative de jardin*  
les canaris les fugitifs  
ont convaincu les arbres  
le renard plus tard qui  
seul se moque de la ville  
et l'eau souterraine va  
vers la logique des cloaques.

pour Lucien Suel

© Tom Nisse

## Marché chinois des choses

Levez-vous, illusions, câbles coupés,  
fleurs tragiques, plaines inégales. Ô baiser,  
baiser fondant fleurissant d'artisanat  
piteux, et ô yeux humains.  
Étoiles étonnantes, noyez-vous pour un baiser.  
Profond abîme, disparais pour un baiser.  
Et en-dessous, ils soufflent l'univers est soufflé  
on le coupe! Technique, amour inachevé, amour non maîtrisé,  
pris par l'argent. Petites joies, technique!  
Sentiments durs, couvercle psychique d'amour -  
ô fibre de verre, dur manteau d'amour -  
amour illégal - *technique!*  
Peigne tes cheveux avec des restes de moulage  
mon pigeon, insère ton fil dans le trou.  
Demi-mort, décore-le avec des cils gentils,  
peins-les heureux, aussi longtemps que tu peux.

## Chinese Market Of Dings

Bäumt euch illusorisch schwellend auf, durchschnittene Kabeln,  
ihr Blumen der Tragik, holprigen Ebenen.  
Zum Kuße verschwimmen bei schlechtem Handwerk eure mild-menschlichen Züge.  
Zum Kuße verschwinden die starrenden Sterne, die Abgründe, die Augen,  
und darunter schwebt der Kosmos. O Technik! Unfertig gemeisterte Liebe;  
Liebe, die unter dem Geld steht, nebensächliche Freuden, O Technik! Festes Gefühl,  
Schutzmantel der Liebe. O Technik! Verbotene Liebe!  
Kämm dir mit den Gußabfällen das Haar.  
Fädle die Schere zu Plastik, male halbtot noch niedliche Wimpern darauf,  
mal sie freundlich, wenn du kannst.

## Une paix sans victoire <sup>1</sup>

Du raisin rose sous les paupières – le père  
et le fils regardent se parler bas deux fillettes  
sur des balançoires – l'herbe lumineuse  
de novembre a des sifflets de fraîcheur autour  
de leurs chevilles – lents regards donnés repris –

Sur la petite table ronde du jardin  
une bouteille de silence – les fillettes  
lancent leurs jambes – maintenant – dans la pâleur  
d'hortensia mouillé du ciel – sous elles une touffe  
d'œillets nains prend feu – poudre sonore, le prénom  
d'une morte d'il y a bien des années danse  
dans l'air rose – respirer c'est un slow le visage  
caressé par ses cheveux parfois –

© Christian Degoutte

*Commelle*

<sup>1</sup> Paul Verlaine

## Jardin

Il y a ceux, en invités du vent, pisteurs de rue, déracinés. Grains perdus, plus vannés que nature. Pas tous à l'identique botanique des dieux ; des espèces meurent frères de race à en crever ! Le soleil lève la faim mieux que le blé.

Mon horizon n'est pas un semis d'univers. La faute au jardin, à la taille naine de mes poches. A la pierre vendue du cœur, aux piécettes de la vie. Je cultive le rien. De l'or en somme.

Mais le potager garde la semence de l'eau, germes riches. Et l'océan me pousse, perclus de myosotis. La porte certes n'ouvre pas grand-chose ou l'univers... Et ça me va que le dahlia soit la fin du monde; le mien est le phare de l'extrême. Quelques pas dans le jardin, je me dépasserais moi-même ! L'espace du bras, s'il te touche, pourquoi aller plus loin ?

© Anna Jouy

## **Eden**

Je prends les quatre coins du ciel  
Je secoue  
Que s'alignent joliment  
Les méridiens les parallèles  
Aux croisées d'un peu de vent  
Sur le sol retombe la nappe à carreaux du jardin  
Quatre poireaux pour la tenir en terre  
Quatre dahlias pour le tenir en l'air  
C'est une aire de pique-nique à côté de l'été  
Un marché entre nous où je vends la rosée  
Le nectar botanique à boire de tout ton soûl  
Tu bêches, tu plantes, tu lèves tes épis  
Je glane, j'écorce les graines du paradis  
Mes salades, tes poquets, tes œillades, mes bouquets  
Nos labours, ton outil, tes semis, mon amour  
Mais vient le jour où l'on plie le potager,  
Ca y est, il faut rentrer, on annonce un orage  
On plante un coudrier dans le premier nuage  
La rose des vents nouée pour faire son baluchon  
Le jardin est fermé pour un mal de saison

© **Anna Jouy**



## Jardin

Nous ne sommes pas tous les invités du vent, pas tous les pisteurs du coin de la rue, celle qui tourne et disparaît, l'état suspendu du pas.

Nous ne sommes pas tous de l'échasse et du télescope, plus haut plus généreux que nature.

Nous ne sommes pas tous de l'identique famille dans la botanique des dieux, ni de la même classe des oiseaux. Il y a des espèces qui meurent et s'en disparaissent, frères de race à en crever.

L'horizon n'est pas un semis d'univers.

La faute au jardin, aux murs, à la taille naine de nos poches.

La faute à ce soleil qui lève la faim, la soif bien mieux que la lumière

A cette pierre qu'on nous a vendue pour un cœur battant

A l'apesanteur de nos papiers et du bruit que font les piécettes de la vie.

Et moi qui jardine, rien qu'un bientôt silence, couché petit, au ramassis des feuilles.

J'aurai à rendre l'hiver, une neige après l'autre. Sa cargaison de flocons, tout fondus tout éteints, l'éclat des givres perdu lui aussi dans le distrait des vies.

Ce sont des comptes vains, des recels révolus, le souvenir lépreux d'un temps où je grelottais maigre.

J'aurai à rendre aussi le début, l'éclosion, la percée. Le vert qui remonte comme un noyé des antres de la mort. Une algue proluxe, des éruptions muettes sur la peau, ces entrées en matières.

Ce sont des chiffres, des inventaires de l'éphémère surgissant, le rappel du bal des nivéoles, un collier rompu, une robe déchirée.

J'aurai à restituer l'été.

Ce n'était qu'un prêt de hâles, une affaire brûlante, une pupille noire dans un volcan. J'ai beaucoup dormi dans les traînes de l'ombre, mordue au centre du regard, éblouie et aveugle.

J'aurai les fruits, le tablier, les poches, le cellier et le vin... La richesse d'un

jardin de jours, ceux du repos, ceux du nerf et du labour, les aléas de la pluie et des graines pourrissantes, et celles qui ont fait fruits, ensuite, comme on entretient le miracle.

Mais d'ici là, j'arrose. Il fait de l'or. À peine le temps de quelques prunelles, poignée d'escarbilles pour faire grésiller l'aube. Le potager garde juste la semence de l'eau, graines rares, graines de mer.

La porte n'ouvre pas grand-chose ou alors l'univers...

Et l'océan me pousse, perclus de myosotis. On prévoit une floraison de baigneuses, grappes nues heureuses. Et des crânes enrubannés de bonnets, le cortex des fleurs.

La porte n'ouvre pas grand-chose ou alors l'univers...

Et ça me va que le dahlia soit la fin du monde; le mien est le phare de l'extrême. Quelques pas encore dans le jardin, je me dépasserais moi-même ! L'espace de mon bras, s'il te touche pourquoi aller plus loin ? C'est de là que je viens et c'est à lui que je me rends.

© Anna Jouy

## **S'il est vrai**

S'il est vrai que celui qui meurt ne meurt pas tout à fait  
mais séjourne dans les endroits où il a vécu  
et se promène en conversant avec les arbres  
tu n'es pas morte car je te vois de temps en temps  
dans la blanche demeure du volubilis  
sous le cerisier que tu n'as pas vu fleurir.

Maintenant tu as tout ton temps et je te surprends  
devant ces blanches fleurs à demander  
quelle est la vérité, pourquoi l'on vit ; assise ici  
tu te rappelles le livre que je t'avais apporté  
la carte géographique des voyages jamais faits.

A présent tu vas où tu veux, depuis que tu as changé  
de nom et de lieu et de temps.

S'il est vrai que celui qui vit ne vit pas tout à fait  
nous nous retrouvons à mi-chemin, dans l'avant-cale  
entre la mort et la vie, la nuit et le pétale

**© Alberto Nessi, traduit par Christian Viredaz**

## Jó lesz magnak

Rákos apám

dühödten gyomlál a kertben.

Óriási hasán áthajolva

ül a sámlin és vastag, fekete gyökereket

húz ki a zsíros földből.

Rákos apám

álmatlan bolyong a házban.

Kimegy a konyhába, szétnéz,

feldönt ezt-azt, gyújtogatja a villanyokat,

szétnyom egy alvó pókot.

Rákos apám

semmit se bír már megenni.

Tányérra tesz két nápolyit,

visszahanyatlik, kapcsolgatja a tévét,

főzős műsorokat néz.

Rákos apám

hajdani uszodákra gondol.

Beszélek hozzá, másfelé néz.

Fontos a ritmus, dűnnyög, bírni a távot,

mint a Hosszú Katinka.

Rákos apám

karján a szeplők feldagadnak.

Ettől a kéztől félttem.

Kiskanalat rak szépen a kávé mellé,

három kockacukorral.

Rákos apám

rendet tesz a fiókban.

Gyógyszereket pakolgat,  
számolja, melyikből hány fogyott el,  
mit kell majd feliratni.

Rákos apám

a virágágyás mellé telepszik.

Elszáradt fejecskéjük pofozza,  
jó lesz magnak, nyújtja a tenyerét, ezt  
vidd, és szórd el az ősszel!

Tóth Krisztina

## **Fügefá**

Nyár végi, megbarnult fügék  
aszalódnak a levelek közt.  
Darázsraj zúg a sárga fűben,  
húsától minden hulltat megfoszt.

Kádból kilépő öregember  
lecsüngő, felpuhult heréje.  
Támaszt keres a karok ága,  
hadonászik a síkos égbe.

Meztelen, kérges öregasszony  
gondol vissza a kisgyerekre.  
Emlékszik még a fa: tejet sír  
tőle meggyötört bőrű melle.

Járlák az új lakók a kertet,  
felhasadt gyümölcsökre lépnek,  
meddő terveiken taposnak,  
mert minden füge petefészek.

Ezt a fát biztosan kivágják.  
Amint hideg lesz, jön a kertész.  
Elkezd felásni a kertet,  
megáll közében, újra szétnéz,

és vállat von a fügefára.  
Nem lesz már egy levél se rajta,  
mi szemérmesen a jövőndőt  
az emberpáron eltakarja.

© **Krisztina Tóth**

## Oppdraget

Fødselskanalene er for lengst forsert  
den navajo-hvite morsmelken for lengst lekket ut i Melkeveien  
og vi er blitt desperate i en verden av vanstyre og urett  
men her finnes ennå et demokrati av mørke bær og antioksidanter  
løkene er i sitt skall, tarmene i sitt hulrom  
hager og  
skoger i klorofylluniversene, der nitrogen og gamle trolovelser ennå  
skimrer i lyset fra den erfarne månen, og månen  
oppnevner oss i nåde, antyder at for oss kan  
romfart bli utgangen, men  
aller først pålegges vi å følge  
lovens ville imperativ:

© Torild Wardenær

## La mission

Il y a bien longtemps que les canaux par où naître ont été forcés,  
que le lait blanc navajo des mères a coulé dans la Voie lactée  
et nous restons désespérés dans un monde égaré et injuste  
mais on trouve encore ici une démocratie de baies sombres et d'antioxydants  
les bulbes dans leur peau, les viscères dans leur cavité, jardins  
et forêts dans des univers de chlorophylle où l'azote et d'anciennes accordailles  
luisent sous l'éclat de la lune émérite, et la lune  
nous appelle à la grâce, nous suggère l'issue du voyage intersidéral, mais  
exige avant tout d'obéir au fol impératif de la loi :

Continue d'être humain !

**Traduction du poème de Torild Wardenær pour la Voix des Mots, mai 2016 : Anne-  
Marie Soulier**

## **C'EST ICI**

Silence indigo des volets

(comme un doigt sur la bouche)

La porte refermée ne dira pas son nom  
mais le perron usé sourit à chaque marche :  
tant d'autres pas sont passés là

Une croix de soleil s'est posée sur le mur  
et dansent follement les veines de la vigne  
(c'est juste avant les sèves)

En plein cœur la vieille lampe attend le soir :  
le jardin aura besoin d'elle

© Anne-Marie Soulier (Extrait de *Patience des Puits*, Editinter, 1998)



jardins je vous connais  
je vous espère  
je vous sais plus fermés qu'on ne dit  
toujours plus secrets  
jaloux défendus par vos murs de fleurs  
vos herbes et leur soie tiède  
jetés couchés tendus sur notre terre  
forcés par nos images  
rivés à nos itinéraires de pacotille  
courbés sous la fêrule des hommes  
dans l'obligation de servir  
je vous connais aussi plus lointains  
plus sauvages  
poussés échappés d'ailleurs  
offerts d'un autre lieu  
venus de cet envers des yeux  
qu'on peut toucher d'un geste  
pourvu qu'on lève le miroir  
qu'on le retourne sur nos faces  
qu'on déshabille nos regards

© Claudine Bohi, inédit, extrait de *Les jardins hauts*, 2005

## **JE CHERCHE**

je cherche dans la mémoire quand j'essaie  
de me souvenir d'un mot ce ne sont pas les  
mêmes circonstances que lorsque je pars à la  
recherche de quelqu'un au jardin des Tuileries

je me concentre alors davantage comme  
quand je consulte l'orthographe d'un  
mot dans un dictionnaire avec l'idée  
de pouvoir nommer quelque chose

si je l'obtiens au terme de  
la vérification je me sens  
soulagé quand j'y parviens

après la visite d'un tel souvenir je  
me détends et me repose la tension  
se relâche je vais au Louvre avec

© **Frank Smith**

## Oda dal chavrer a sia chavra

Minchatant gir'la  
silenziosa tras mia chasa  
e salüda culla cua da l'ögl ant co ir

Minchatant giasch'la aint illas nùvlas  
e sbegla  
e'm stüda  
sco üna sajetta

Ella sa sfrantunar meis cour

Minchatant voul ella avoir meis temp  
magliar mias rösas

Sül piz da las cornas  
charg'la la stà splendurainta  
tilla porta a mai  
Luot, luotin  
tilla pozza sül glim  
sfruscha seis cheu vi da mia porta

Ed eu vez  
la preschentscha glüschainta da mia chavra

Il portun resta avert sur not  
perche eu nu sa che ch'eu sun  
ed ingio e scha  
e perche cha la chavra  
m' irradiëscha e'm perseguitëscha  
tras il fö da meis dis

## Ode du chevrier à sa chèvre

Parfois elle rôde  
silencieuse dans ma maison  
et salue du coin de l'oeil avant de s'en aller

Parfois elle est couchée dans les nuages  
et bêle  
et m'anéantit  
comme un éclair

Elle peut fracasser mon coeur

Parfois elle veut avoir mon temps  
brouter mes roses

Sur la pointe des cornes  
elle embroche l'été resplendissant  
et me l'apporte  
Tout doucement  
elle le pose sur le seuil  
frotte sa tête contre ma porte

Et je reconnais  
la présence lumineuse de ma chèvre

Le portail reste ouvert la nuit  
car je ne sais ce que je suis  
ni où ni si  
ni pourquoi la chèvre  
m'irradie et me poursuit  
à travers le feu de mes jours

© Leta Semadeni, traduction du romanche par Denise Mützenberg

à term u-n forêt le vieil hortus de-mon enfance  
on y hivern à l'état de-bu-lbe de tubercule  
de graine  
de chat enfoui sous le-Norman

© **Sophie Loizeau**

### **Dans la palmeraie de l'enfance**

Il me souvient vos matins d'albâtre caressant la source  
Abricotiers en fleurs mêlés aux citronniers solaires  
Tant de treilles abritant mon ombre du soleil brûlant  
Et ces palmes pour apaiser le vent de sa course  
Parmi les ruches remplies du nectar de mes dix ans  
Que de pièges tissés pour les oiseaux imprudents  
Les rameaux du grenadier tendre affolant  
Nos attentes dans l'impatience des vaillants  
Que de conquêtes dans la traversée des ruisseaux  
Invincibles les ponts faits de troncs nous volions  
Au secours du petit barrage de plongeon en plongeon  
Nos butins des figues suaves et le mûrier géant  
Dans la brassée de lumière mille défis à l'insolation  
Corps frêles insouciance à l'envi et jambes de torrent  
Le jour confondu avec la nuit les étoiles tombant  
De sommeil nous étions les sentinelles du rêve bravant  
Les maîtres de l'ordre la raideur de tous rangs  
La liberté affirmée raffermie arrachée par tous les temps

© **Tahar Bekri**

Longtemps,  
pendant des soirs,  
bien après l'angélus,  
nous accomplissons à pleines mains  
le lent défrichage  
des herbes et des mots.

Le fenouil redevient fenouil  
sous le liseron  
et une ancienne vigne apparaît  
sous les ronces.

\*

Partout  
les périscopes des muscaris émergent  
de l'océan des rocailles  
rougies par les vagues d'orpins.

L'odeur sucrée des premières violettes  
borde la souche obstinée d'un érable.

Des promesses d'iris  
dressent leurs flammes  
au milieu d'une invasion de lamiers  
dodus comme des bourdons.

Nous nous tenons sur le seuil des avènements.

\*

D'autres mots viendront  
aux noms éclatants de trolles et de pavots,  
qui rejoindront le texte composé  
par les corbeilles de sauge grise  
et de thym sauvage,

ponctué par les points d'exclamation  
de la menthe vive.

Puis ceux de pervenches et de narcisses  
égrèneront leurs notes de sonnailles  
avant que ne joue  
le quatuor exalté des lavandes.

\*

Notre récif,  
notre corail  
à défendre contre  
les doigts crochus du gaillet  
qui s'agrippent aux framboisiers  
et aux plants de tomates,  
à protéger  
des euphorbes en capes de sorcières.  
Tout un sabbat  
en lune montante,  
sous le regard orange du hibou félin.

\*

Viens t'asseoir près de moi  
sur le banc aux croisillons de fonte.  
Écoute les phrases végétales  
qui s'ordonnent peu à peu dans la métamorphose.  
À présent,  
l'automne peut rétrécir les jours,  
décembre féconder la terre de sa semence blanche.  
Le jardin migrateur  
commence son voyage  
vers l'intériorité.

## AUSSICHT

Kurbelte ich die Rollos auf halbe Höhe,  
ich sähe den Regen und die Wipfel der Bäume.  
Und kurbelte ich bis zum Anschlag,  
ich sähe das breite Grinsen des Horizonts.  
Bin seit jeher in diesen Guckkasten eingepflanzt,  
er bleibt derselbe unaufgeräumte Ort :  
Ein Klumpen Hirn mit begrenzter Sicht.

## PERSPECTIVE

Si je remontais les volets roulants jusqu'à mi-hauteur  
je verrais la pluie et la cime des arbres.  
Et si je les remontais jusqu'à les entendre claquer,  
je verrais le sourire moqueur de l'horizon.  
J'ai pris racine depuis longtemps dans cette lorgnette,  
c'est toujours le même endroit désordonné :  
Un cerveau en compote avec une vue limitée.

© Marcus Bundi édité par les éditions du Murmure en 2012 dans l'anthologie : *Trois poètes Helvètes.*



## **Tranquillou**

Sous la lune  
le jardin croît  
avec des hauts  
et des bas  
les salades en cours  
jouent à la chandelle  
les carottes en décours  
sèment la zizanie

Pendant ce temps  
dans le jardin du poète  
vers après vers  
ça pousse la chansonnette  
à deux pas de la mer  
de la sérénité  
sur la lune

**© Jean-Claude Touzeil**

(inédit)

## **Dans mon jardin...**

Dans mon jardin  
Poussent des simples  
Si faciles si faciles  
Que le sot  
Qui les cueille  
En devient savant

Dans mon jardin  
Glissent des fleurs  
Si subtiles si subtiles  
Que le passant  
Qui les respire  
Arrête son pas

Dans mon jardin  
Gonflent des fruits  
Si tactiles si tactiles  
Que le pauvre  
Qui les goûte  
Assouvit sa faim

Dans mon jardin  
Chante une source  
Si docile si docile  
Que le soldat  
Qui s'abandonne  
Retrouve la paix

Dans mon jardin  
Poussent des simples  
Si faciles si faciles  
Que le sot  
Qui les cueille  
En devient savant

**© Jean-Claude Touzeil**

*(Jardins du bout du monde, Corps Puce)*

## JOUISSANCE DU JARDINIER

déplanter

aller vers le fond pénétrer au plus dense

il faut oui

il faut affleurer attoucher

il faut

palper tâtonner

explorer

sonder

il faut essarter

il faut débroussailler

défricher les mots enfouis

les extirper

les affleurcher

palponner

les touchefleurer

les essartailler

défrichouiller

il faut déchiffrer la partition des sillons de la glèbe

il faut marnier affouiller forer fouir

il faut aussi

excaver

tarauder

il faut il faut dégrossir la terre engrossée par le vent il faut

qu'elle démarine

il faut ouvrir la terre en parturition il faut

que marmonne la terre

que gémisses la terre en gésine

il faut

que jaillisse le cri glaiseux

que la motte assaille le ciel

il faut

que terre et ciel se confondent à jamais

## LE JARDIN SUSPENDU

il y aurait des lieux de plaisir  
des sofas en jardins de Babylone suspendus à nos désirs profonds  
dans un lent mouvement pour tenir le cœur en balance

il y aurait  
des sources  
où calmer la pétulance des crocodiles  
en taquinant leurs mâchoires rieuses dans les grands bassins d'eaux bouillonnantes  
des balsamines impatientes de provoquer les amours impossibles  
végétales capsules prêtes à s'éjaculer en tous vents  
et puis un coffre immense où garder les mots incompris  
pour les âmes de munificence

il y aurait  
des parcs à labyrinthes au fond desquels l'escargot éterniserait son  
tirage argentique  
il y aurait des vergers aux fruits d'or  
avec du désir dans chaque pépin de pomme

mais  
il y aurait aussi l'inquiétude  
qu'un jour  
le jardin ne soit

suspendu

© Patrick Le Divenah

## Infini I

« *Quel plaisir de se promener dans le jardin ! Je fais le tour de l'infini...* » écrit le poète chinois Hi K'ang. Être enterré dans le carré d'herbe ou sous un massif de fleurs - qu'importe la fleur - lui conviendrait-il ?

Dans le jour qui monte. Quelque chose. A prendre pour l'infini. Mais fugitif. Instable. Déconstruit la forme. Plonge au-delà des limites. Etire jusqu'à la ligne. Au jour qui monte, marches, colonnes, cours. *Hem-ha*<sup>1</sup>

Et l'eau du bassin, le reflet sous l'arche du pont. L'a- / une absence, le sens de la mort. Source qui pulse. Bouillonnement. Surface : tout ce désordre. Conclure au nuage profond. Si gris sous l'arche du pont. *Hem-ha*

Régularité, se promener ainsi tous les matins. Densité, l'herbe nouvelle en bordure des chemins. Telle une chevelure attend d'être. Tressée, fleurie. Avril, mai, juin, leurs matins frais où le vent court et sonne. *Hem-ha*

Averse et soudaine. Ondulation d'une forme à une autre. Fleurs, gerbes, couleurs. Par-dessus les. Murs. Dans un petit carré d'herbe. Où : menus, bruissant. Pétales. En volant décomposent la fleur. Il se pourrait qu'une averse. *Hem-ha*

Mais le parfum. Mais le rêve. Mais la mort. Ne font-ils pas reculer l'imperfection ? Un bouquet de roses blanches occupe tout l'espace. Fait le tour de l'infini. Les bourgeons crissent. Laqués, ils couvrent parfums, rêves, morts. *Hem-ha*

**Extrait de *FORMES*, recueil inédit, © Chantal Danjou**

---

<sup>1</sup> L'entrée d'un temple chinois est appelée Porte de la Montagne (Shan Men). Elle est gardée par deux anges, l'un à la bouche fermée comme pour prononcer le son " hem ", l'autre à la bouche ouverte pour prononcer un " ha " : ils sont connus comme les " généraux hem-ha « .

## **KEW**

Dans l'immensité du jardin royal  
Cohabitent modestement  
Plantes et herbes arbres et fleurs  
De toute grandeur de tout climat  
Et des visiteurs de toutes les langues  
De toutes races de toutes couleurs  
Chlorophyllant pour un instant

À l'écart des serres et des talles  
S'étalent pelouses bosquets et pétales  
Et dans les parages d'un petit lac  
Sillonné d'innombrables coloris d'oiseaux  
Sous un arbre un banc de bois  
Ressemé simplement dans les bois  
Retrouve sa matière et sa paix

Sur le dossier du banc de planches  
Une sobre petite plaque noire  
Épelle discrètement en blanc  
Deux noms pour toujours  
Dans le calme de la vive verdure

Çà et là d'autres arbres  
D'autres bancs d'autres plaques  
Redisent en silence les lettres secrètes  
D'êtres aussi nombreux que les herbes  
Individus et couples de tous les horizons  
Et de quelques époques  
Comme jamais et maintenant  
Comme ce jour-là toi et moi  
Incapables et capables  
De diverses amours

© **Bernard Pozier**

*Restes du jour*, Cheyne éditeur.

## L'AUTRE

Tu me demandes d'être l'autre, celui que tu comprends,  
qui parle lentement, clairement,  
qui décrit les places en commençant par les boutiques  
et évoque la mer  
pour sa salinité, ses périls, sa grandeur,  
celui que tu quittes le soir  
et retrouves au matin inchangé.

Tu me demandes d'être l'autre  
qui prend soin en cadence  
du jardin et de ton fruit  
eau pour l'eau  
front pour le front  
celui qui mord avec les dents  
et sépare le jour de la nuit  
sans scruter ce qu'indique la lune.

Tu me demandes d'être l'autre  
qui sait le nom de ses ennemis  
et du juste,  
qui ne lime pas la pelote du doute  
mais recrache les échardes de ses entrailles  
et appelle bruit  
le craquement des feuilles piétinées.

Tu me demandes d'être blond.

## **Le compost,**

son tas est comme une sorte de chaudron métaphysique. On y accumule avec précaution le rebut du jardin : tontes de la pelouse, feuilles mortes, cosses de petits pois, queues de cerises et de haricots, fanes de radis, pieds secs de choux, salades montées en graines, adventices diverses, les cendres funéraires de Papy..., bref ! tout ce qui traîne moribond, mort, déchu dans le presque-rien. Pourtant reléguer le rien n'est pas rien, c'est aussi alléguer ce rien, recycler de l'être, en l'occurrence fabriquer de la terre. La mort mitonne tout doucement de la vie à venir.

## **L'escargot**

n'a aucune accointance avec « le sage bourgeois des sentiers » dont s'émerveillait Federico Garcia Lorca. Bien au contraire, il colle entêté au chemin et ne recule jamais : son existence est résistance. Nombre d'indignés de par le monde en font l'emblème de la lutte anticapitaliste, à l'instar du *Parti pour la Décroissance* et des *sous-commandantes zapatistes*, et soulignent les vertus de la stratégie spiraloïde qui tourne sans cesse et jamais en rond, s'ouvre du dedans vers le dehors, brise patiemment l'encercllement du cercle vicieux que les maîtres du marché mondialisé voudraient nous vendre pour modèle incontournable. N'en veuillez donc pas au paisible jardinier s'il se rêve parfois, cagoulé de noir et fumant la pipe, parcourant les *caracoles* du Chiapas en prosélyte tranquille d'une révolution citoyenne qui ronge et rogne petit à petit les salades mercantiles des puissants de ce monde.

## **Lubriques**

tout autant que les vipères contre-révolutionnaires après vingt ans de réclusion au goulag, certains jardiniers entreprennent d'enseigner les rudiments de l'exercice potager à d'ingénues stagiaires écolo-bobos. En soi, la cause est noble et l'initiative fort louable, quoique l'initiation proposée risque de conduire à des travaux pratiques collatéraux pour le moins inattendus, voire un tantinet pervers. Méfiez-vous, gentes damoiselles, si le jardinier qui vous coache avec un si bel empressement prétend vous mettre aux asperges, vous invite à essorer le poireau, écosser la moquette, arroser le persil, oindre l'oignon, effeuiller la laitue, câliner les melons sous la serre, faire suer les groseilles, déchausser les échalotes, praliner le chou, dégermer les patates, flatter le popotimarron, emmancher la serfouette ou encore basculer la brouette... On pourrait allonger la liste à l'imitation rieuse de messire Alcofribas Nasier, expert universellement reconnu dans le jardinage des jeunes plantes. On se contentera d'un abrégé, dissuadé par l'œil sévère et réprobateur du « maître du Jardin », le sage Épicure, fort peu enclin aux dérèglements de l'*hubris*.



## BELLE ENDORMIE

Toujours elle dort et son sommeil est un jardin.  
Son silence est tout ce qui me parle. Autour de son cou  
passe la chaîne pâle. J'écoute aussi la chaîne pâle.  
Je ne m'abrite plus du silence. Ô se donner  
comme elle se donne, verdir dans le don  
où toujours elle dort, légère, plus légère  
que la fleur de l'acacia. Je ne hennirai pas  
dans son enclos. Pressé contre la vitre  
je porte mon visage comme un cep  
sa lourde grappe noire.  
Je voulais qu'un visage soit le mien.  
Je voulais boire à la vitre, boire  
à grands traits son vin glacé.

Dehors le vent s'enroue dans la neige.  
Je regarde les restes du feu. Je sais que l'aube  
arrive de loin. Une rivière sous un drap  
et le silence jusqu'à terre. Dehors  
les juments courent sur les plaques de neige.

Toujours elle dort. Je ne verrai pas ses yeux.  
Je sais que la nuit habite au bord d'une plainte.  
J'appelle printemps les yeux où s'effacent  
les dettes de l'hiver. Devant le ciel  
son nom me dicte le mien  
quand l'ombre seule est l'ancre qui pèse  
au bas de l'air profond.

\*

## ILLISIBLE LUMIÈRE

Déjà l'horizon fume comme un cheval échauffé.  
Déjà le soleil s'émiette sur les pas de l'écuyère.  
« Ma sœur aussi avait un grain de beauté  
sur la joue », dit l'homme en capote de soldat.  
Le sable coule entre ses mains.  
Le silence a vidé son cœur comme un œuf.  
Il ne se souvient par avoir entendu tomber la pluie  
Sur la fenêtre en papier huilé.  
Il se lève, coupe du genou les herbes hautes  
Et s'en va jouer de l'harmonica dans le pigeonnier désert.  
Quand les enfants sortiront des arbres creux.  
La balançoire reprendra son va-et-vient.  
On voudrait que la joie soit trop ivre  
Pour trouver le chemin du retour.  
Si elle se retire, elle est comme la douleur  
Qui ouvre la poitrine côte après côte.  
On est venu au monde pour l'eau printanière.  
On s'en ira dans l'illisible lumière.

© Jean-Baptiste Para

## JARDIN PLATONICIEN

Mon jardin n'a aucune porte.

Il n'a que des fenêtres.

Une pour les oiseaux,

Une pour les buissons des fleurs,

Et une pour les herbes folles.

On oublie sa langue en entrant,

On la dépose à un vestiaire,

Où on la reprendra plus tard...

Si l'on y pense encore.

En attendant,

La pluie ou le beau temps parlent pour nous

Et cela nous suffit.

Car le silence est plein des rayons du soleil

Ou des filets de pluie

Au point que le climat est toujours fraternel

Et que le bonheur nous prépare

Un paradis possible

Aussi beau que l'original...

Toute beauté, ce sont des retrouvailles.

\*

## LA TROUÉE DE LUMIÈRE

Au fond de mon jardin,  
Il y aura, ce soir,  
Une Lumière.

Je connais la trouée.  
Je sais l'instant.  
L'esprit du jour  
Et sa couronne des couleurs  
S'incarneront sous l'arbre.

Dans les branches plombées,  
Il y aura ce soir,  
Autour de la Lumière,  
Des cris d'oiseaux travaillés en chefs-d'œuvre.

J'ajoute, à l'intention des pièges :  
Afin de la désorienter,  
Dressez vos illusions d'optique,  
Et leurrez-la en vous multipliant.  
Refermez-vous sur Elle,  
Afin que je bénéficie  
Demain  
De cette aubaine,  
Au centre du jardin labyrinthique.

© Michel Lagrange

## **hiver**

as-tu rêvé d'un jardin  
vaste comme une plaine  
plus petit que la feuille du saule  
te disant « c'est le même »  
puis t'éveillant, c'était le même ?  
une fumée y pousse  
tu n'aurais jamais cru les bouleaux si fragiles  
la pluie le vent les effacent ;  
un bruit d'ailes au-dessus des arbres  
une dispute avec le ciel pour le ciel vers le ciel  
on manque de place on dirait  
puis le calme des nuages traditionnels, d'ouest ;  
tu doutes de tout et même à la limite  
un endroit en terrasse ne repose de rien ;  
tu murmures « mort »  
c'est un mot très petit très court ;  
un perce-neige vient puis un autre  
le chat contourne les flaques  
tu contournes toi aussi  
avec du noir, du plein, du vide  
tu élagues le lien le lieu  
entre « mot » et « mort »

© **Claude Held**

## Jardins d'hiver

La neige tomberait à l'intérieur de notre maison. Notre chambre serait silencieuse. Dans un coin la lumière ferait de l'ombre au désespoir et dans un autre coin, il y aurait de la place pour être heureux. L'un ne va pas sans l'autre, après tout.

On se réveillerait les yeux ourlés de larmes généreuses.

On regarderait la neige, confiant.

Posée, notre nudité comme un linceul propre ne ferait pas souffrir. Il faudrait imaginer une neige noire afin de mieux comprendre le monde, l'habiller de bonté.

Si toute la neige était noire... Le blanc du néant s'inventerait.

L'obligation d'obscurité n'existerait pas. Il n'y aurait pas de nuit dans le blanc et pas de vide au-dedans de nous. La persévérance rencontrerait, en ce jardin d'hiver, la dignité.

© Fabienne Roitel

### Jardins publics

(éditions Aspect, Nancy, 2011)

Le  
monde est un jardin.

Tous  
les jardins ferment à vingt heures.

Donc  
le monde n'en a plus pour longtemps.

oooooooooooo

Eternelle  
différence  
des points de vue :

Au jardin, les pigeons

sont  
des oiseaux pour les enfants.

En ville, pour les adultes,  
des rats du ciel.

oooooooooooooooooooo

C'est  
l'heure des petits vieux,

il  
n'y a plus de place sur les bancs.

Ils sont venus l'un après l'autre,  
comme à la plage les vagues par beau temps,

qui savent d'avance  
qu'elles mourront sans chichis.

oooooooooooooooooooo

Pelouses  
rares,

et  
les bordures

que  
le temps tire au cordeau.

A  
petits pas sur le gravier,

on  
entre dans l'âge des jardins,

les  
forêts pour mémoire.

© Patricia Castex Menier

## LE PISSENLIT

pissenlit  
illuminé  
à mi-chemin  
sur les marches envahies  
d'herbes

mi-journée  
pour un peu plus longtemps  
que cet instant  
qui repart

## THE DANDELION

dandelion  
lit  
midway up  
the overgrown path  
of steps

midday  
for a little longer  
than this moment  
moving on



Débris de langage, compost, fumure  
On le voudrait poème  
Comme un jardin, mais si même  
Un jardin de mots ?  
Rien d'arrangé vraiment  
Sinon la métaphore un peu filée  
Qui seulement l'emporte  
En sa forme de poème  
À coup sûr qui n'est pas  
Semis de mots qui vont lever  
Ni paradis dans ses verdure.

(texte inédit)

\*\*

Le premier jardin est celui d'une enfance. Ensuite il y a des jardins qui ont été connus et cultivés à cause de programmes scolaires que le pédagogue et le plaisir se mêlaient dedans (avec aussi de l'ennui et des résistances).

Géométries (et la sonorité de l'air) rangées comme parfaitement dans le chapitre à cet effet d'un manuel agricole. La précision concrète des mots ressemble à des légumes des fruits familiers, mais toujours qu'on y découvre un nouveau détail de forme ou de couleur, de poids encore (ou bien c'est quelque chose dans le toucher), qui plaît et qui surprend.

Et d'autres jardins après des voyages : sentiers minuscules et juste ce qu'il faut de fleurs et de poireaux ensemble pour occuper paisiblement et longtemps l'œil, à l'occasion la main et le pied mis au travail, et la pensée ; après qu'on a été en route par le travers de paysages rapidement simplifiés, selon les courbes d'itinéraires et de circuits qui ne menaient nulle part – sauf à la fin en toujours un jardin, celui par exemple où la pluie fine et des graviers donnent un relief tout particulier aux rouilles des chrysanthèmes.

*Jardin comme (comme un poème), dans Quelque chose de mal raconté, André*

**Dimanche, 1981**

\*\*

À supposer même qu'un poème, à cause de l'arrangement de ses mots, de la façon carrée de ses vers ou de quelque chose de moins tenu, comme de la grande herbe autour d'une cabane écroulée, à supposer

Qu'un poème soit un jardin d'écriture

Si le voilà donné à lire, sinon à voir seulement,

C'est le même effort de vaine interprétation qu'il faut

Pour le comprendre...

On ne peut, comme pour un jardin, que le connaître :

Le connaître au bord de notre corps sensible,

À travers de fins treillis de notre pensée, le connaître

Et n'y rien comprendre.

\*\*

Jardin, le contraire d'un feu mais quand même

S'il brûle pas ?

Flambée des castilles

Brugons mûrs sur quelque toit très bas

Et le rouge furtif d'une joue, petit garçon qui retient

Son geste de cueillir. Un rouge

Qui brûle encore son cœur d'enfant ;

S'il brûle encore dans ses mots ?

***Comme pour être un jardin, Tawbad (Tunis), 2008 (et aussi précédemment dans En Puysay 10 pour accompagner des lithographies de Jean-Paul Agosti, Robert et Lydie Dutrou éditeurs, 2002).***

\*\*

Les trois poèmes qui ne sont pas inédits ont été repris aussi dans le livre des éditions du Vanneaux : *James Sacré*, avec une présentation d'Alexis Pelletier et un entretien avec lui, 2015.

© James Sacré

Les fleurs risquent de se faner quand un seul malade  
rentre dans le jardin

Le soleil même se flétrit  
sur la joue d'un malade

Et la banane aussi  
quand son jaune ne va pas avec  
le jaune du mur de l'hôpital

© Abadallah Zrika, traduction Patrick Soulard

Que sais-je de la pomme de terre sous les doigts savants de mon Grand-Père, pomme qu'il déshabillait de sa terre, dont il effritait l'habit de bure ou de boue entre ses doigts rugueux, peau de la paume et peau de la pomme, se confondant dans la poussière des mottes comme dans la passion des mots. Que de détournements de sons pour parvenir au mot chantourné. Plus tard, le maquillage des huiles dont on régalaient déjà l'imaginaire, debout sur la terre, le front perlé de sueur, comme un aventurier enfin parvenu au bout de sa course, mais à jamais resté chez soi, à cultiver son jardin. Que savait-il, Georges, de ces mots qu'alors je ne savais pas, et qui viendraient un jour se taire dans ce poème, ou s'y terrer, en attente que la griffe du langage en ameublisse les sens ?

© Yves-Jacques Bouin (extrait)

## **Le jardin du poète**

Tant rêvé

Dans cet espace de briques et de courettes obscures  
jardin projet toujours remis  
d'arbres et d'oiseaux de ciel immédiatement rapproché

Là où venir cacher secrets d'une vie neuve  
avant même de connaître les mots qui décideraient  
de la tranquillité ou de l'étrangeté qu'être poète

Jardin passion  
où nommer bestioles et fleurs sauvages  
au mépris des cordeaux

Tant rêvé  
trop loin trop exigeant  
quand il fallait se concentrer sur le si difficile à vivre

Temps lointain des reconstructions fragiles  
des ravages  
que l'on a peur un jour de revivre.

**© Françoise Coulmin, inédit, décembre 2015**

## **FEHÉRRÉPA**

Kőleveszöldség.

Fakó, fás,

föld ízű

felnőtt étel.

Nő, lefelé,

petrezselyem

mostoha fallosza.

Úgy fehér,

ahogy a sárga sárga.

A föld alatt,

a súlyos, sötét föld alatt,

a gazban, az aljban

lapuló koszos

gyökér

gyökér,

függélyes

göcsös

kígyó,

címerállatunk.

## **Carotte blanche**

Légume de soupe de pierre.

Goût terne, ligneux,

terreux

de l'aliment crû.

Qui croît, vers le bas,  
phallus mal-aimé

de sa fane.

Aussi blanc qu'est rouge  
le chou rouge.

Sous la terre,  
sous la lourde, sombre terre,  
sous l'herbe folle, dans le sol

tapie, crasseuse  
espèce  
d'enraciné,

serpent  
noueux  
vertical,

notre blason.

© **Imreh András**

Le matin au réveil j'ouvre la porte-fenêtre côté jardin

je fais entrer le jardin      j'invite le pommier à ma table

et je peins tout en bavardant avec le pommier

et en respirant la terre fraîche

sur le bord de la chaise le merle s'égosille célébrant

le jour nouveau

© **Hamid Tibouchi**

[Extrait de « Nervures », Éditions Autres Temps & Les Écrits des forges, 2004]

Le jardin où trône mon ami le pommier  
est sous un ciel qui – lorsqu’il n’est pas couvert –  
est bien souvent amplement rayé  
par des oiseaux de fer

© Hamid Tibouchi

[Extrait de « Nervures », Éditions Autres Temps & Les Écrits des forges, 2004]

\*

Des nuages des oiseaux des avions traversent le ciel  
au-dessus du jardin des oiseaux ne demeure que l’absence  
duveteuse de leurs cris des avions s’éternise le vacarme  
et les immenses croix à la craie blanche

© Hamid Tibouchi

[Extrait de « Nervures », Éditions Autres Temps & Les Écrits des forges, 2004]

\*

Des racines sensibles  
s’enfoncent au plus profond du jardin  
vaisseaux tentaculaires câbles  
prospecteurs  
à la recherche  
de quel indice

le rosier s’agrippe au grillage  
ses petites feuilles me font de petits  
signes glacés à travers le canevas  
encore plus mystérieux

un tapis volant d’étourneaux  
a lâché dans l’air  
une goutte d’huile de froid

un arbre m'a dit  
va donc voir la mer  
je l'ai trouvée qui rageait entre les rochers  
un dieu accroupi lavait son linge  
les flots jouaient avec la mousse  
qui tissait vers le rivage  
des suaires de neige

© Hamid Tibouchi

[Extrait de « Mer Ouverte », Éditions Caractères, 1973]

## À GEORGES SCHÉHADÉ

il est des pays  
qui n'ont plus de jardins  
et qui vivent dans la succession  
du feu de la neige et du vent  
  
peuplés de mirages  
et criblés d'ornières  
le bonheur y est un cristal de lune  
hors de portée  
  
les enfants  
désœuvrés  
y mettent le feu  
aux Cadillacs

© Hamid Tibouchi

[Extrait de « Riens », inédit]



## **GESTE JARDINIER**

dégusté l'abricot  
son noyau  
longuement frotté  
sur la pierre

troué  
devient  
sifflet  
d'oiseaux

© **Hamid Tibouchi**

[Extrait de « Riens », inédit]

### **Chez mamie**

mamie poussait une vigne dans la douche ses racines plongeant dans le trou d'évacuation ses vrilles se lovant autour du tuyau et de la tringle pour former un rideau puis dans le lavabo des succulentes des asters des phlox formant un éclat pointilliste entouré des convolvulus tombant jusqu'au sol où divers grains poussaient dans les joints du carrelage sans javel pour devenir un chemin de jardin menant nulle part tapi de pissenlits de trèfles de renoncules arrivés comme ça dans cette grotte urbaine où on n'arrachait que les plantes susceptibles de lancer leurs racines dans les murs comme une musique végétale qui entraînerait des plaintes et la fin du jardin secret créant pendant la belle saison un tableau daltonien d'un parfum de boudoir de cocotte légèrement anosmique

© **Ian Monk**

## Sonnet maraîcher

Je n'ai jamais ouï tant de noms de légumes,  
panais et *mizuna*, *kale* et carottes jaunes.  
Qui voudrait composer l'après-midi d'un crosne,  
ce seul dîner tiendrait déjà un bon volume.

La conversation roulant sur les agrumes  
depuis une heure au moins je suis resté aphone,  
rêvant d'avoir laissé ma place à quelque clone  
et fui là-bas, fui léger et ivre d'écume.

On tourne chaque rave ainsi qu'un polygone.  
Il n'est pas de détail qu'on épargne ou résume,  
simple ou racine que nos hôtes ne nous prônent;

et, noyant mon ennui dans un côte du Rhône,  
je vois fleurir plus de courges qu'Arcimboldo n'  
en a peint sur leurs trognes que ce rouge allume.

© Guillaume Métayer

## **garden party**

(nu știu să mă distrez –  
vântul rostogolește o minge spartă  
pe o bancă se zărește o namilă

mi-e frică să nu se stîrnească  
blînde de pe șira spinării

de un sfert de oră se plimbă pe drum  
o femeie cu piciorul în ghips)

## **garden party**

(je ne sais pas faire la fête –  
un ballon crevé roule avec le vent  
sur un banc on aperçoit un gros gars

je crains les irritations  
des petites plaies que j'ai dans le dos

depuis un quart d'heure sur la route  
une femme se promène la jambe dans le plâtre)

**Traduction : Nicolas Cavallès**

**© Acozmei Constantin**

## Face au jardin

Elle resterait là simplement  
les yeux tournés vers le jardin  
regardant pousser les pivoines les glycines  
les agapanthes  
sans autre bruit que le vent  
(elle deviendrait pierre  
comme déjà dans le sein gauche  
gisante sans parole  
les papillons en fleurs  
autour de sa tête de morte)  
les lauriers encercleraient  
et les hortensias viendraient fermer les fenêtres  
les verts s'effaceraient  
elle ses doigts racines  
devenue herbe ou rien pour déjà...

\*

## Jardin dans nos veines.

Jardin dans nos veines  
sang et sève effusion  
il pleut des feuilles et des plumes  
les chats traversent à pas de chasse  
entre iris et agapanthes  
  
saisons suivies avec les roses  
d'un printemps à l'automne la plus exquise  
forêt verger mêlés mon petit monde cadastré  
  
nous responsables des bourgeons  
plantons taillons élaguons  
petit bois pour notre flamme  
bouquet de cœur et de mémoire.

## **A la grosse soupe**

Aux jardins, j'ai toujours préféré les potagers  
qu'en parfait vieux poète anarcho-potache,  
je continue, depuis ma plus tendre enfance,  
à cultiver, en y plantant mes mots acérés  
que j'aime décocher, comme autant de flèches,  
à l'adresse de quelques « grosses légumes »  
bien choisies ! J'en fais une grosse soupe  
que je sers à la grosse louche à mes convives  
réjouis ! Ainsi de la soupe aux choux qui  
fait surgir dans nos mémoires militantes  
l'imbuvable dictateur maoïste Chou en Lai !  
Ou aux poireaux, qui nous fait penser à  
l'Hercule fliqué d'Agatha Christie ou encore :  
au cresson qui nous renvoie à l'insipide  
Edith du même nom ! Il y a pire ! Celles  
qui nous font frémir : la soupe aux tomates  
de Hollande certifiée (haut et fort) P.S.  
( Peu de Soleil, tant elles ont la rougeur  
pâlotte des serres où elles ont poussé)  
et aux pois cassés – ou pour être plus précis!-  
aux pois « casse-toi pauvre con » distribuée  
à la rustre au bon peuple lors de l'inauguration  
de foires agricoles !

Bref! Bon appétit,- si j'ose dire ! - chers commensaux !

© Jean-Pierre Verheggen

## **Les jardins de l'écrivaine**

1

L'écrivaine écrit des jardins.  
Elle écrit ce jardin.  
Elle écrit le jardin sans terreau :  
la terre y est contenue.

2

L'écrivaine écrit des jardins.  
Elle écrit ce jardin.  
Elle écrit le jardin sans terre :  
le terroir y est contenu.

3

L'écrivaine écrit des jardins.  
Elle écrit ce jardin.  
Elle écrit le jardin sans terroir :  
la terreur y est contenue.

© Margret Kreidl

### ***Si j'avais un petit jardin***

Ainsi chantions-nous au temps de l'école enfantine

*Si j'avais un petit jardin*

*Je m'en irais chaque matin*

Je voyais en chantant le jardin de papa

les tomates, la rhubarbe

les raisinets

*Si j'avais un petit jardin*

*Je m'en irais chaque matin*

*l'âme curieuse et ravie*

Je le rêvais  
comme  
*le jardin fleuri sous la pluie*  
d'une autre chanson  
Je l'ai rêvé toute la vie  
J'ai soixante ans  
Le voici devant moi  
le plus petit qu'on puisse imaginer  
La bruyère occupe bientôt tout l'espace  
à côté du rosier  
et sur la pierre : ton nom gravé  
*Si j'avais un petit jardin ?*  
Je l'ai  
maintenant

© Denise Mützenberg, automne 2002 - Noël 2015

Cette année la beauté du jardin restera muette. Je ne m'acharnerai pas à la mettre en mots. Et le jardin n'en sera pas moins beau, ni moins nourrissant d'être vécu dans une silencieuse communion.

Être là, tout simplement.

Dans cette poignante réalité.

Dans le cercle des pavots, comme autant de lampes allumées.

Avec la douleur au cœur de soi

Telle une amande fendue par quelque lame.

**extrait de *Le Carré du ciel*, édition Atelier La Feugraie 1998, réédition Apogée 2006.**

© **Françoise Ascal**

## **Au village**

Au village, où sont passé les hortensias bleus ? Finis. Fleurs bleues n'existent plus.  
La flemme a pris au moment de piler les ardoises.

Les hortensias retournent au rose au fur et à mesure que la population vieillit...

\*

Au village, pieds dans un clair ruisseau, un héron qui pourrait de nouveau être décrit par Monsieur de La Fontaine avec la même élégante exactitude qui paraîtrait aujourd'hui digne du haïku

Héron long bec long cou  
emmanché  
poisson

La suite serait  
breuvage troublé  
source avec atrazine  
plomb mercure  
normes européennes dépassées.

\*

Au village, des primevères dans tous les jardins. Et dans la boîte à lettres un tract anti-arabe. De nouveau faire tenir ça dans la même journée, le même espace. Débrouille-toi.

© **Geneviève Peigné**



## CÔTÉ JARDIN

Tomate melon persil

Des pieds de toutes couleurs

Le décor est planté

Plantes de pieds roses lilas

La Belle au jardin d'amour

écoute le Temps des cerises

Oh la belle jambe

1

Sur les planches

de semis le comédien actionne

la marionnette du jardinier

mais arracher couteaux fusils

kalachnis à la pince c'est coton

2

Sur marionnette ex machina

Vidéo d'enfer grêle verbicide

Coupés de leurs racines

les mots se radicalisent

les radis tirent sur les navets

Lison devient liseron

on tire on surjoue

Fiat Nox

Noir

3

Pauvre jardinier tu crois éradiquer  
les taupes  
ou les frelons tueurs d'abeilles  
en chantant  
tu lèves ton vers et c'est  
la femme première  
le jardin d'éden  
c'est la chute initiale  
le serpent est dans la pomme  
mais t'inquiète cher spectateur  
la mauvaise fée aussi est manipulée

© **Pierre Bastide**

Le jardin ne lui appartenait plus –non pas son contact charnel, avec la terre, les arbres et le dessin des feuilles, l'odorant petit potager, depuis toujours trop lointains–, mais sa vue, cette longue et intense contemplation quotidienne –comme une nourriture abondante et précieuse–, disparue dans l'absorption d'un présent nouveau, inédit, à apprivoiser, reconnaître, à accepter dans son ouverture et son rétrécissement, sa densité multiple.

De ce lieu nouveau, de là, émanait un bonheur immense, ostensible, immédiat, transparent et ordinaire, dont il ne voulait pas. Ce bonheur était pourtant exemplaire, sans faille, à la mesure de l'attente et de l'effroi qui l'avaient précédé, à la mesure du sérieux, de l'effort, de l'élévation qui avaient façonné ces années de désir, de soif prodigieuse et insatiable. Ce bonheur était le plus simple, sans doute le plus difficile.

© **Mathilde Vischer**

## **PASSAGE**

Fleurs simples  
Dans leur tenue d'été  
La couleur bondit, chat noir  
Dans le vert des prés

Terre familière à mon pied  
Corps meuble  
Semblable à mon corps

Quelle rencontre  
Éphémère  
Morsure bleue du ciel  
Sur la joue du soleil

Le chat porte l'odeur tiède du jardin  
Entre les deux oreilles.

© Christine Billard (*Arpenteurs de la terre*, éditions de la Renarde Rouge)

\*

La clématite rejoint le ciel  
la nuit en paraît plus bleue

Le mur n'est pas si haut  
qui nous sépare de la rue  
la couleur déteint  
sur les passants

Il ne faudrait pas finir comme elle  
tête basse  
à la fin de l'été

mais se hisser  
sur la pointe des pieds  
s'ouvrir au monde.

© Christine Billard (*Ronces de douleurs*, éditions de la Renarde Rouge)



Vu du Bosquet  
(Jardin de Pierre Bonnard)

Porte close  
Le soleil tourne à l'envers  
des serrures

L'ombre se tient toute  
aux verrous de l'instant

On ne passe plus  
Midi dans l'embrasure

Bonnard est tout pénombre  
dans sa maigre voilure de visage  
depuis que la porte a cessé

Là-bas  
Marthe encore  
La ville poudroie  
entre les bras repliés du Bosquet

Elle

en flocons de lumière

dans le mouvement des rues

Son ombre vire au long des murs

et l'absence qui guette

Le jour s'éclipse à bout d'artères

on entend le pas du bonheur qui se perd

et la rouille de lumière

qui démantèle demain

**(D'après Bonnard : *La Porte de la villa le Bosquet Vue du jardin* 1943)**

**© François Migeot**

## **GARTENLOSUNGEN**

Logg dich in den Morgen ein

Liebe die Stare

Lock die Birke ins Haus

Laß ihr Wasser einlaufen

Liebt euch auf dem Küchentisch

Lüfte danach

Leine sie an

Lüge, du bliebest

Lauf runter ans Meer

Lobe den Herrn

Lies das Kleingedruckte

Lerne Ertrinken

Lindere die Linden

Laß deinen Schatten steigen

Lenk ihn zur Sonne

Lös deine Zunge

Leer deine Taschen

Leg dich ins Gras

Leb deine Länge

Lösch das Licht

Leuchte im Dunkel

© Ulrich Koch

**traduction par l'atelier de traduction de la Maison de Rhénanie-Palatinat :**

**MOTS DE PASSE DU JARDIN**

Au matin connecte-toi

Aime les étourneaux

Attire le bouleau dans la maison

Accueille l'eau du bain

Aimez-vous sur la table de la cuisine

Aère ensuite

Attache-le (ou la)

Affabule : en fait, tu ne resteras pas

Avance et dévale vers la mer

Adore et loue le seigneur

Avise-toi des clauses en petits caractères

Apprends à te noyer

Apaise les tilleuls

Abandonne ton ombre tout là-haut

Approche-la du soleil

Active ta langue

Aboule ce que tu as dans tes poches

Allonge-toi dans l'herbe

Assume-toi de la tête au pied

Alors éteins la lumière

Apparais lumineux dans le noir

## **Route de la lavande (Abbaye Sainte -Marie de Fontfroide)**

Der gebirgige Kräutergarten

Route de la lavande Route du thym

Irgendwo im Roussillon

Als Lavendel und Thymian noch Gold waren

Und Gold überirdisches Sonnenkönigsglück

Als Lavendel und Thymian noch zu Fuß gingen

Lange Wege durch Europa

Irgendwo dort am Mittelmeer

Den Husten von damals das bellende Meckern gelindert

Und Schlaf gebracht

Die Angst vor Krankheiten vor allem vor Gott

Ein wenig gestillt

Wie der Geist sich verändert

Wenn man den ganzen Tag betet und pflückt

Die Liebe zum Lavendel

Zum Thymian

So schön

Ungefährlich

**© Tanja Dückers, Narbonne Mai 2010, Berlin März 2013, Dijon, Februar 2016**



## **Route de la lavande (Abbaye Sainte-Marie de Fontfroide)**

Le jardin e simples dans la montagne  
Route de la lavande, route du thym  
Quelque part dans le Roussillon  
Quand la lavande et le thym étaient de l'or,  
L'or bonheur céleste du roi de soleil  
Quand la lavande et le thym allaient encore à pied  
de longs chemins à travers l'Europe  
Quelque part au bord de la Méditerranée  
soulageaient la toux d'autrefois, le béguètement  
apportaient le sommeil  
Calmaient un peu  
la peur des maladies, la peur surtout de Dieu  
Comme l'esprit change  
quand on prie toute une journée et fait la cueillette

L'amour de la lavande  
et du thym  
si beau  
inoffensif

**© Tanja Dückers, Narbonne Mai 2010, Berlin mars 2013, Dijon, février 2016**

traduit par l'atelier de traduction de la Maison de Rhénanie-Palatinat

## **Lebensfries**

Die Hummeln in späten  
Blüten, Septemberhummeln  
in ihren Nischen, wo du  
dich tot stellst, den Kopf  
gegen die Luft lehnst.  
Luft, in der alles eine Frage  
des Gleichgewichts ist  
zwischen Magie und Frist.

Abwehr wird eine Form  
der Hingabe. Du könntest  
leben und den Blüten  
einen Sinn geben. Mit  
ihrem verflogenen Etwas  
sind Hummeln in der  
Welt – wie Geheimnisse.  
Auch du bist Komplize.

© **Hendrik Rost**

## **Frise de vie**

Les bourdons dans les fleurs  
tardives, bourdons de septembre  
dans leurs niches, là où tu fais le mort,  
tu appuies ta tête contre l'air.  
L'air, où tout est question  
d'équilibre  
entre magie et délai.

La défense devient une forme  
d'abandon. Tu pourrais  
vivre et donner un sens aux fleurs. Avec

ce presque-rien d'évaporé  
les bourdons sont au  
monde – comme des secrets.  
Toi aussi, tu es complice.

### **Traduction Ursula Hurson**

#### **giersch**

nicht zu unterschätzen: der giersch  
mit dem begehren schon im namen – darum  
die blüten, die so schwebend weiß sind, keusch  
wie ein tyrannentraum.  
kehrt stets zurück wie eine alte schuld,  
schickt seine kassiber  
durchs dunkel unterm rasen, unterm feld,  
bis irgendwo erneut ein weißes wider-  
standsnest emporschießt. hinter der garage,  
beim knirschenden kies, der kirsche: giersch  
als schäumen, als gischt, der ohne ein geräusch  
geschieht, bis hoch zum giebel kriecht, bis giersch  
schier überall sprießt, im ganzen garten giersch  
sich über giersch schiebt, ihn verschlingt mit nichts als giersch.

© Jan Wagner in : *regentonnenvariationen*

#### **traduction : (Übersetzeratelier im Haus Rheinland-Pfalz)**

à ne pas sous-estimer : l'égopode  
déjà son nom annonce son désir d'emprise  
d'où ses inflorescences, écume blanche  
chaste comme le rêve d'un tyran.  
  
revient toujours comme la mauvaise conscience,  
envoie ses messages secrets

dans l'obscurité, sous le gazon, sous le champ,  
jusqu'à ce que quelque part jaillisse un nouveau

nid blanc de résistance. derrière le garage,  
près du cerisier, croissant dans le gravier, crissant,  
l'égopode comme de l'écume, comme  
de la mousse, qui apparaît en silence

grimpe jusqu'au pignon, l'égopode pousse  
pratiquement partout, dans toutes les plates bandes,  
invasion d'égopode, engloutissement égocentrique  
de l'égopode.

### **regentonnenvariationen**

ich hob den deckel  
und blickte ins riesige  
auge der amsel.

unterm pflaumenbaum  
hinterm haus – gelassen, kühl  
wie ein zenmeister.

eine art ofen  
im negativ; qualmte nicht,  
schluckte die wolken.

gluckste nur kurz auf,  
trat man zornig dagegen,  
aber gab nichts preis.

als stiege durch sie  
die unterwelt hinauf, um  
uns zu belauschen.

silberne orgel-  
pfeife, fallrohr : dort hindurch  
pumpte das wetter.

einen sommer lang  
ganz versunken, dann, bei sturm,  
schäumte sie über.

bleib, sprach das dunkel,  
und dein gesicht löst sich auf  
wie ein stück zucker.

alt wie der garten,  
duftend wie ein waldsee. stand  
da, ein barrel styx.  
ich hob den deckel,  
zuckte zurück. der amsel-  
gesang dunkelte.

© Jan Wagner

Traduction : Übersetzeratelier im Haus Rheinland-Pfalz

### Variations sur la citerne d'eau de pluie

je soulevai le couvercle  
et aperçus l'oeil  
géant du merle.

sous le prunier  
derrière la maison – placide, distant  
comme un maître zen.

une sorte de four  
en négatif, ne fumant pas,  
avalant les nuages.

son bref glouglou,  
au coup de pied furieux  
mais ne livrant aucun secret.

comme si les enfers  
montaient à la surface  
pour nous épier.

tuyau d'orgue d'argent  
de descente, de conduite : par là  
passait la pluie.

retirée sur elle-même  
un été. après une tempête  
débordait.

reste, fit l'obscurité,  
et ton visage se dissout  
comme un morceau de sucre.

vieille comme le jardin,  
au parfum d'un lac de forêt,  
comme un baril de styx.

je soulevai le couvercle,  
tiquai, le chant du merle  
s'assombrit.

pleine à ras bord en automne  
se vida de centaines  
de limaces noires.

ce que je gardais en  
tête, enchâssé : ce  
médaillon « rat ».

une dernière goutte  
tombant de l'arbre. dans le silence  
le gong tremblant.

Un ruminement ruminant  
en hiver l'illumination :  
disque de glace.

© Jan Wagner

Traduction : Übersetzeratelier im Haus Rheinland-Pfalz

## Parmi

Un jardin à flanc de colline, en contre-bas du village. Pour le rejoindre, on suit l'eau. Sa pente. Aux derniers châtaigniers, il apparaît avec son bassin couvert de plantes aquatiques. La clôture enjambée, on se cache dans les haricots perche, les plants de tomates – sandales pleines de boue. Puis, on grimpe dans le grand figuier – assis parmi les fourmis et les guêpes découpeuses – on ne bouge plus.

Le vent se lève vers onze heures – et ma chemise respire contre mon corps.

© Jean-Louis Giovannoni  
juin 2015

# Poètes et artistes

MARGRET KREIDL  
LUCIO MARIANI  
ALBERTO NESSI  
JEAN-BAPTISTE PARA  
JEAN-LOUIS GIOVANNONI  
SOPHIE LOIZEAU  
LUCE GUILBAUD  
PATRICIA CASTEX MENIER  
ABDALLAH ZRIKA  
JAMES SACRÉ  
FRANÇOISE ASCAL  
LOUIS DUBOST  
DAVID DUMORTIER  
ANN COTTEN  
TOM NISSE  
JACQUES DEMARCO  
CLAUDINE BOHI  
FRANÇOIS MIGEOT  
MICHEL LAGRANGE  
ANDRAS IMREH  
KRISTINA TOTH  
GUILLAUME MÉTAYER  
VÉNUŠ KHOURY-GHATA  
JOHN TAYLOR  
CHANTAL DANJOU  
ANNE-MARIE SOULIER  
TORILD WARDENAER  
JACQUES MORIN DIT JACMO  
FRANÇOISE COULMIN  
JAN WAGNER  
CLAIRE KRAHENBÜHL

MARKUS BUNDI  
IAN MONK  
JEANINE BAUDE  
FRANK SMITH  
GENEVIEVE PEIGNÉ  
HAMID TIBOUCHI  
CHRISTINE BILLARD  
CONSTANTIN ACOSMEI  
ANNA JOUY  
CHRISTIAN DEGOUTTE  
JEAN-CLAUDE TOUZEIL  
HENDRIK ROST  
MATHILDE VISCHER  
SAMUEL DUDOUIT  
ULRICH KOCH  
BERNARD POZIER  
FABIENNE ROITEL  
CLAUDE HELD  
PATRICK LE DIVENAH  
TAHAR BEKRI  
CHANTAL DUPUY-DUNIER  
TANJA DÜCKERS  
LETA SEMADENI  
DENISE MÜTZENBERG  
YVES-JACQUES BOUIN  
JEAN-PIERRE VERHEGGEN  
PIERRE BASTIDE  
LAURENCE VIELLE  
VIRGINIE BARBIERI  
CLARA VIDAL-ROSSET

Le jardin du poète - 14 mai 2016